

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Yoto Yotov

NICOLAS VAPTZAROV



*Poèmes choisis*



Adaptation

PIERRE SEGHERS

Couverture et page de titre

*Vlado Paskalev*





## AVANT-PROPOS

Né le 24 novembre 1909 à Bansko, dans la Macédoine, et fusillé le 23 juillet 1942 par les fascistes de son pays, Nicolas Vaptzarov est aujourd'hui le poète préféré de la jeunesse bulgare.

Ce poète, dont les vers scandent encore la lutte, pacifique cette fois, du peuple bulgare pour une vie nouvelle, ce poète est un héros — et d'un destin éblouissant. Il a derrière lui l'histoire de son peuple, qui luttera cinq siècles durant (se représente-t-on ce que c'est, cinq siècles ?) contre le joug de l'Empire turc et que ce joug n'entama en rien ; il a pour famille une lignée de révolutionnaires macédoniens qui ont pris part à toutes les batailles de son peuple ; il a pour père un révolutionnaire, un patriote. Lui, quand il est adolescent, c'est déjà, dans son pays, le fascisme et la colonisation étrangère. Alors tout naturellement (mais sait-on ce qu'il en coûte de ce „naturellement“ ?), il entre dans le combat. Les vicissitudes de la répression le voient tour à tour marin, ouvrier dans une fabrique de produits du bois, chômeur aussi, mécanicien dans un moulin, chauffeur de locomotive, manoeuvre à l'abattoir de Sofia . . . Quand la guerre éclate, tout naturellement il participe à l'organisation de la Résistance armée contre l'armée hitlérienne. Collaborateur du Comité Central du Parti Communiste Bulgare, menant une vie semi-illégale, il est chargé d'une des missions les plus périlleuses : l'introduction clandestine d'explosifs dans le pays. Arrêté, il subit pendant quatre mois les tortures les plus épouvantables : battu jusqu'à l'évanouissement, pendu par les pieds, brûlé au courant électrique . . . Il ne dit rien. Il remonte le moral de ses camarades de prison. Le verdict de mort prononcé, il dit calmement à ses juges : „Je ne demande grâce à personne“.

Dans la vie, dans la mort et par delà la mort, Vaptzarov le bulgare donne la main à Lorca l'espagnol, à Fučík le tchèque, à notre Péri.

Une vie sans rhétorique, dont l'héroïsme est quotidien. Une poésie qui lui ressemble, la grandeur y apparaissant tout simplement, et dont un vers donne le secret : „Dans la tempête nous serons encore avec

toi — Mon peuple, car nous t'avons aimé" que Vaptzarov ait prédit juste, le silence qui étreint les foules bulgares devant qui l'on récite son oeuvre en témoigne.

Et cela semble une sorte de miracle que ces poèmes du descendant de Christo Botev soient, aujourd'hui, pour nous-mêmes sans aucune bavure, sans point d'interrogation, que nous les lisions comme ceux d'un nouveau poète français. Mais le miracle a ses raisons. Et d'abord que Vaptzarov ne ruse pas avec la vie ; la vie et lui, ils se regardaient l'un l'autre, avec sévérité, en fronçant le sourcil ; et s'il lutte contre elle de toutes ses forces, c'est parce qu'il l'aime tant, justement. Sa poésie, c'est cette lutte et cet amour. Comme l'a dit un critique, il y avait peut-être en lui quelque chose de dramatique comme chez Hamlet, mais le choix des termes „être“ ou „ne pas être“ ne souffrait pas, pour lui, de question — il voulait passionnément „être“. Mais il savait en même temps que la revendication solitaire est stérile — et stérilisante ; il disant : „je connais ma place dans la vie“. Et je me demande si cette modestie réfléchie n'est pas à l'origine de la grandeur native de l'oeuvre de Vaptzarov.

Et puis il y a, chez lui, ce sans quoi ses poèmes ne seraient que témoignages et non pas oeuvres de beauté — la maîtrise du métier poétique. Ce n'est pas seulement son tempérament, tout à la fois sévère et tendre, qui le rapproche de Maïakovski, mais aussi sa façon de manier le vers, et la science qu'il possède de toutes les ressources du chant. A ce point qu'on l'appelle le Maïakovski bulgare. Lui-même disait souvent son admiration, son affection pour l'immense poète soviétique et qu'il apprenait de lui. Je ne doute pas qu'on soit pris, empoigné par cette forme entre autres chère à Vaptzarov, de l'entretien avec le lecteur ; à ce moyen trop souvent facile et passablement étriqué, la maîtrise de Vaptzarov confère une résonance bouleversante — comme si l'on passait insensiblement du chuchotement versé au creux de l'oreille d'un ami de rencontre à la pathétique adjuration du meeting public.

Aujourd'hui où son oeuvre accompagne le travail de ses frères construisant, selon sa promesse, une usine nouvelle, l'usine de la vie, et la riante maison de tout le peuple bulgare enfin libre — aujourd'hui Nicolas Vaptzarov est aussi le poète de notre propre vie. Et, pardonnez-moi, je crois bien que c'est le plus important pour expliquer l'émotion qu'il nous donne. Tuant Vaptzarov, qu'est-ce que les juges, confits dans l'imbécilité, ont cru effacer de la „Lettre de Dolorès“ — et de la lutte toujours présente des fils de Fernandez ? Qu'est-ce qu'ils ont cru retirer

du crève-coeur du patriote — „cette terre pardonnez-moi, est une terre étrangère“, disait-il en voyant son pays dépossédé d'indépendance par le soldat nazi? Ont-ils cru en finir avec l'écho sans fin que cette plainte-là éveille chez le Français qui se souvient . . . „en étrange pays dans mon pays lui-même“? Je dis: qui se souvient. Je devrais dire: qui voit son pays aujourd'hui, qui vit dans son pays aujourd'hui comme hier aliéné.

La Bulgarie, c'est loin; la poésie de Vaptzarov, c'est tout près — la page suivante. Et le coeur à côté.

*Jean Kanapa*









## FOI

Voilà — je respire,  
je travaille,  
je vis  
et j'écris des vers  
(à ma façon).  
La vie et moi, en fronçant les sourcils,  
nous nous mesurons du regard  
et je lutte avec elle  
autant que je le puis.

Avec la vie nous sommes aux prises,  
mais ne va pas croire, pas croire  
que je hais la vie.  
Au contraire, au contraire !  
Même si j'allais mourir,  
la vie, avec sa brutale  
poigne d'acier  
je l'aimerais quand même !  
Je l'aimerais quand même !

Supposons qu'à présent on me passe au cou  
la corde  
et qu'on me demande  
„Dis, veux-tu vivre une heure encore ?“  
Aussitôt je crierais :  
„Enlevez !  
Enlevez !  
Enlevez plus vite  
la corde, scélérats !“

Four elle — La Vie —  
j'aurais tout fait.  
J'aurais volé  
sur un appareil d'essai dans le ciel,  
je serais entré dans une fusée  
explosive tout seul,  
j'aurai cherché  
dans l'espace  
une inaccessible  
planète.

J'éprouverai du moins  
l'agréable frisson  
de voir comment  
là-haut  
le ciel est bleu.  
J'éprouverais du moins  
l'agréable frisson  
de vivre encore,  
d'avoir encore à vivre.

Mais voilà, supposons  
que vous preniez — Combien? —  
rien qu'un grain  
de ma foi,  
alors je hurlerais,  
je hurlerais de douleur  
comme une panthère  
blessée à mort.

Alors, de moi  
que me resterait-il?  
Dès après ce pillage  
je serai désemparé.  
Et plus clairement

et plus exactement encore,  
dès après ce pillage  
je ne serais plus rien.

Peut-être voulez-vous  
l'abattre,  
ma foi en des jours heureux,  
ma foi en demain  
qui fera la vie plus belle,  
plus pleine de sagesse ?

Et comment l'attaqueriez-vous, s'il vous  
plaît ?

Avec des balles ?

Non ! Déplacé !

Pas la peine ! — Cela ne vaut rien ! —

Elle est cuirassée  
solidement dans ma poitrine  
et les balles pouvant percer  
son armure  
ne sont pas inventées !  
Ne sont pas inventées !

## SOUVENIR

J'avais un camarade,  
un bon camarade,  
mais . . . il toussait mal.  
Il était chauffeur,  
et il coltinait du charbon sur son dos,  
il triait la scorie,  
douze heures par nuit, au travail.

Je me souviens des yeux  
de ce chauffeur.  
Avec quelle avidité ses yeux buvaient  
tout rayon de lumière  
qui pénétrait à travers la suie,  
rarement, par hasard,  
jusqu'à notre cellule.

Une soif fiévreuse  
se faisait vite sentir  
au printemps,  
quand bruissent  
les feuillages dans la cour,  
quand, dans l'espace  
passe  
comme une flèche une volée d'oiseaux.

Je sentais  
ces yeux prier,  
comment ils souffraient  
comment ils souffraient, et quelle peine.

Ils demandaient un sursis  
ces yeux — pour revoir le printemps,  
pour voir encore l'autre printemps . . .

Lui, le printemps  
est venu, ravissant :  
avec du soleil  
avec son souffle tiède  
et ses roses.  
Une odeur de violettes  
se faisait sentir  
au loin dans le ciel clair.  
Dedans, il faisait sombre,  
et comme elle pesait —  
la prose de tous les jours . . .

Ainsi donc  
la vie chez nous s'embrouilla.  
Le moteur ne fonctionnait pas bien.  
Il commença à râler de façon inquiétante  
et finalement . . . s'arrêta.  
J'ignore pourquoi,  
mais peut-être était-ce  
parce que l'autre était mort.  
Peut-être n'en était-il pas ainsi.  
Peut-être qu'affamé,  
le moteur attendait qu'une main  
jetât à temps dans l'enfer de feu  
sa portion de charbon.  
Peut-être, oui.  
Moi, je ne le sais pas.  
Mais il me semblait à moi que le moteur  
à travers les hoquets  
criait et réclamait :  
„Où est l'autre jeune homme ?“

Lui — l'autre — est mort,  
Et voilà  
dehors, le printemps est venu.



Au loin  
les oiseaux sillonnent l'espace.  
Mais lui, il ne les verra plus.  
Et quel camarade c'était . . .  
Quel bon camarade . . .  
Mais il toussait mal.

Un chauffeur.  
Il coltinait du charbon sur son dos.  
il triait la scorie  
douze heures par nuit.



Je vois dans l'avenir ces  
volées d'avions  
verser  
une pluie  
de graines.  
Et dans leurs chansons épanchées  
d'en haut,  
jaillir  
le travail  
et la liberté.  
Je vois comment  
elles survolent  
les mers,  
haut, par-dessus l'équateur torride,  
elles survolent les campagnes vertes  
et les neiges de l'Arctique.  
C'est là le nouveau romantisme,  
qui  
naît  
et prend corps.  
Et incarné  
dans une escadrille  
d'avions,  
parcourt aujourd'hui  
d'un bout  
à  
l'autre  
le monde.



cadavres  
humains.

L'un d'entre eux  
c'était  
moi.

Devant le seuil d'une mesure  
fume  
lâché à terre  
un pistolet.  
Le cadavre lentement se roidit . . .  
Et pas un cri,  
et pas un bruit —  
une balle  
et puis — ordure.  
Et si légèrement . . .  
Et sans combat,  
sans élan vers la vie,  
sans un cri.  
Tu te rappelles  
qui c'était ?  
C'était

moi.  
Sur le pavé humide  
gît  
un homme, tué dans une embuscade.  
Le ciel, chargé d'explosifs,  
croulera avec fracas

sur la place.  
L'homme qui gît  
là  
dans une mare de sang —  
c'est mon frère —  
et dans ses yeux vitreux  
haine et amour  
brûlent.

Le monstre,  
le scélérat  
qui a tiré,

a dissimulé ses traces  
sur-le-champ.

Tu te souviens de ce lâche ?

C'était  
moi.

Mais, t'en souviens-tu, un enfant est mort  
à Paris sur la barricade.

Un enfant  
est mort dans le combat  
contre l'esprit rétrograde,  
ensanglanté.

Dans les veines peu à peu  
le sang se fige  
en baïonnettes.

Mais un léger sourire  
glisse un moment sur ses lèvres.  
Puis les lèvres deviennent violettes  
mais dans les yeux  
une flamme brûle,  
mais les yeux semblent chanter :  
„Liberté chérie . . .“

Un gamin est là,  
tué d'un coup de feu.  
Il gît raidi par le froid de la mort.  
Te souviens-tu  
de ce gamin ?  
C'était moi !

Mais t'en souviens-tu,  
un moteur  
sûr de lui  
perça  
de son rire  
les brumes,  
où l'oiseau même  
ne va pas  
dans l'humide espace ;

un moteur avec des ailes qui  
déchirent  
                  le rideau de glace,  
modifient l'orbite terrestre  
et par l'explosion des vapeurs d'essence  
déblaient la voie vers le progrès.  
Le moteur qui chante là-haut,  
est l'oeuvre de mes mains.  
Et ce chant du moteur  
est du sang de mon coeur.

L'homme dont les yeux fixent  
  la boussole sensible  
l'homme qui  
                  entra en lutte  
avec les brumes,  
                                  avec le froid du Nord,  
tu te rappelles qui  
                                  c'était ?  
C'était  
          moi.

Et je suis ici  
                  et là.  
                                  Partout. —  
Travailleur du Texas,  
portefaix d'Algérie,  
                                  poète . . .  
Partout c'est moi !

Qu'en penses-tu,  
                                  pourras-tu vaincre,  
maussade, sordide,  
méchante vie ?  
Moi  
          je brûle,  
                                  et toi tu brûles  
et tous deux  
                                  nous sommes trempés de sueur.  
Mais toi, tu es à bout de forces,

tu faiblis,  
tu t'affaisses.

Voilà  
pourquoi, peut-être, tu dardes si cruellement ton  
aiguillon,  
dans l'horreur de l'heure dernière.

Alors,  
là où tu étais,  
tous ensemble  
nous édifierons avec beaucoup d'effort,  
une vie  
désirée  
et utile  
et quelle vie!





Or, nous étions jeunes,  
   nous étions si jeunes! . . .

Et puis . . . et puis  
   une sorte de haine  
pénétrait bien avant dans les coeurs.  
Telle une gangrène,  
non, telle une lèpre  
elle croissait,  
   corrompait l'âme,  
tendait ses barbelés  
de solitude  
   et de sombre désespérance.

Elle grouillait dans le sang,  
   elle hurlait menaçante,  
et c'est arrivé tôt, tellement tôt . . .

Mais là-haut —  
haut dans le ciel,  
   merveilleusement  
frémisssaient les ailes des mouettes.

Le ciel resplendissait à nouveau  
   comme du mica,  
l'espace à nouveau était  
   bleu, infini,  
à l'horizon, à nouveau, tout doucement,  
se perdaient les voiles,  
mais nous avons déjà perdu la vue.

Pour moi, c'est du passé — sans importance.  
Mais ensemble, nous avons partagé les nuits à la dure  
et c'est à toi que j'éprouve le besoin de dire  
combien ma foi est grande et comme je suis heureux  
   aujourd'hui

C'est ce qu'il y a de nouveau dans la vie qui m'empêche  
de me brûler  
   la tempe.

C'est ça qui dans le coeur  
   transforme  
la haine en une lutte  
   qui  
   aujourd'hui  
   bouillonne.



## POÈME SUR L'HOMME

Nous sommes en train de discuter  
avec une dame  
sur le thème :  
„L'homme dans les temps nouveaux“.

Or la dame dépitée, savez-vous —  
bat du pied, s'énerve,  
se met même à pleurer.  
Elle m'inonde de flots boueux  
de mécontentement  
et m'attaque d'une grêle  
de mots.  
— Attendez — dis-je — attendez,  
voyons . . .

Mais elle m'interrompt irritée :  
„Ah ! assez s'il vous plaît !  
Je hais l'homme,  
Il ne mérite pas votre plaidoirie !“  
„J'ai lu quelque part  
qu'un individu avait assommé à coups de  
hache,  
oui à coups de hache son propre frère.  
Puis s'étant lavé, le gaillard,  
il est allé à l'église  
et . . . ensuite, il s'est senti soulagé.“  
Troublé, j'ai frémi. Et j'ai eu le coeur navré.  
Mais moi  
je boite un peu  
quant à la théorie











## ESPAGNE

Qu'étais-tu pour moi ?

Rien. —

Un pays perdu  
de chevaliers et de plateaux.

Qu'étais-tu pour moi ? —

Le foyer

de quelque amour cruel,  
s'enivrant sauvagement

de sang,

du reflet des poignards,

de mélodies en vogue

et de guitares,

de passion,

de jalousie

et de psaumes.

Maintenant tu es pour moi le sort.

Maintenant tu es pour moi le destin.

Et sans que je puisse jamais m'en séparer

je prends part

à ta lutte pour la liberté.

Maintenant je brûle, maintenant je me réjouis

à chacune de tes victoires

je crois en ta jeune puissance

en elle j'ai déversé ma force,

maintenant je lutte jusqu'à la victoire,

caché dans les nids de mitrailleuses,

dans les rues de Tolède

et devant les murs de Madrid.

Un ouvrier, en blouse bleue,  
tué d'une balle gît près de moi  
et sous sa casquette enfoncée,  
sans cesse coule le sang chaud.

C'est mon sang  
qui trait anxieusement dans ses veines ;  
et je reconnais cet ami  
des fonderies de Lancastre,

où tous les deux, la pelle en mains  
nous travaillions au même four ;  
il n'y a pas de mur capable  
d'arrêter l'élan juvénile.

Repose, ami, repose en paix  
sous les drapeaux ensanglantés —  
ton sang passera dans le mien  
et de là dans toute la terre.

Et ce sang qui coule à présent  
dans les usines de ville en ville,  
il agite, il pousse, il entraîne  
les villages dans notre marche —

celle de l'espérance tenace,  
de notre audace et du travail,  
et de l'âpre fatalité,  
et de la liberté sanglante.

C'est lui, c'est cet ami qui fait les barricades,  
lui qui verse aujourd'hui dans le sang le courage  
et hurle, délirant de joie,  
„Madrid est à nous !

Madrid est à nous !“

Le monde est à nous ! n'aie pas peur, camarade.  
Toute molécule  
est nôtre.

Sous le ciel du Midi  
repose

et crois,

oui, crois en nous !

## RÊVE

— Lori, ne dors-tu pas ?

Ecoutes-tu, Lori ?

— Plus doucement ! Cache ta tête ! Dehors ils sont à deux pas de nous, ne parle pas !

— Lori, j'ai fait un si beau rêve ! . . .

— Attends . . . Comment il commençait ? . . . Ainsi . . . La guerre est finie . . . Tu me comprends, n'est-ce pas ? Et tout est entre nos mains, n'est-ce pas, Lori ?

Je travaillais encore dans l'usine. C'était en apparence la même usine, les mêmes machines, mais tous leurs engrenages brillaient comme de l'or ! Et leurs leviers semblaient encore plus puissants.

Dans l'usine, toi, Lori, tu es surveillant et tu dis : „Aujourd'hui, il me faut trois cents  
boulons !“

„Bon, Lori, parfait, mon ami !“  
Et nous rions contents tous deux.

Dehors, l'horizon est si vaste ! . . .  
Brille le ciel, et brille l'air de pureté !  
Tu respires, tu respires librement !  
Tu n'en crois pas tes yeux, tu n'en crois pas ton souffle.

Lori regarda l'autre dans les yeux,  
(ils étaient si enfants aujourd'hui)



## CHANT POUR UN CAMARADE

Tu ne reviendras pas, Fernandez, —  
aujourd'hui les mitrailleuses vous ont balayés.  
Dans les champs hurle comme un chien  
sans répit, un vent indompté.

Signal de trompette. Ensuite, après lui, de nouveau  
un calme tombe, un calme étrange . . .  
La tranchée plonge, un tunnel bleu  
la poitrine est battue par un vent déchaîné.

Puis, quelqu'un de ses doigts creuse la terre,  
ensuite, écoute, un rire fou et saccadé . . .  
Quelqu'un a pris la grenade à main,  
se met à dévisser et de nouveau s'arrête.

Tu t'affaissas le premier après le signal.  
Non loin un aboiement de mitrailleuse se fit entendre.  
Il chancela . . du sang au front . . .  
Fernandez, tu ne reviendra plus jamais.

Nous avons pris aujourd'hui la côte.  
Nous nous sommes enfoncés comme un coin dans leurs rangs.  
Toi, Fernandez, comme tu te serais réjoui  
si tu pouvais comme ça . . . pouvais te relever . . .

## CHANT DE LA FEMME

Aujourd'hui l'anxieuse quiétude  
est à l'affût dans notre petite maison.  
Le combat a pris fin, mon chéri,  
mais toi, tu ne reviens pas.

Je t'ai pourtant imploré, j'ai pleuré,  
pourquoi ne m'as-tu pas écoutée ?  
Tu es parti. La chambre alors  
devint silence, j'étouffais.

Je n'entendais plus que mon cœur  
qui battait pris dans son angoisse,  
et les deux bras tendus  
je voulais te reprendre . . .

Je suis jalouse, Fernandez,  
je hais même ce mot  
de „liberté“, qui aujourd'hui  
t'a si follement entraîné.

Peut-être as-tu raison, n'est-ce pas ?  
Peut-être as-tu raison, mon aimé,  
mais moi j'ai mal  
et elle me pèse, elle me pèse,

cette effrayante solitude,  
cette intruse dans notre chambre.  
Sur toi la porte s'est refermée. —  
Je sais. Tu ne reviendras pas.



Peut-être est-ce un frère qui est mort  
peut-être un bien-aimé ;  
peut-être qu'un shrapnell  
a pris sa splendide jeunesse.

Peut-être une autre aussi maintenant  
attend-elle en vain comme moi,  
mais la terre, la terre humide  
le tient dans sa si rude étreinte . . .

Mère, toi, ne le réproûve pas  
d'avoir été se battre.  
Fernandez avait raison, et même  
je crois, c'est nous qui nous trompons. —

Lui seul d'entre nous a pénétré  
cette grande vérité de la vie —  
qu'il vaut encore mieux mourir  
que de vivre en bête de somme.

Du pain nous en avons assez. Un seul pain  
suffisait à nous deux.  
Mais pour le futur fils  
aurait-il, suffi, mère ?

Puis il y a autre chose. Cela  
est quelque peu difficile à saisir.  
Ils s'en vont. Combattent. Pourquoi ?  
N'est-ce pas le pain qui les rassemble ?

Aujourd'hui on a enterré les cent  
écrasés dans les casemates.  
Je l'ai vu de mes propres yeux,  
mais je ne puis le raconter

comme cela était étrange,  
comme pour moi c'était merveille  
comment d'un jour nouveau  
les hommes s'éclairaient —



J'ai vu, j'ai vu soudain  
à travers les cercueils,  
oui, à travers leurs planches,  
ils se tendaient les bras.

Tous unis dans leur mort  
unis dans un seul être.  
Et dans leurs yeux brûlaient  
les flammes d'un bonheur.

Et j'ai soudain compris, qu'il  
devait y aller tout de même.  
Mon amour, mort dans la bataille,  
je ne le verrai plus.

Mère, Fernandez tué!  
Fernandez n'est plus, mère!  
Fernandez gît enseveli!  
Déplore sa jeunesse.

Mais, devant le vieux, tais-toi ! —  
Cette douleur le déchirerait.  
Quelque part en cachette pleure tout bas  
et ne dis rien, rien . . .

S'il venait à comprendre,  
s'il y voit clair par hasard,  
dis-lui que nous sommes bien  
et que nous attendons l'enfant.

Dis-lui : „Dolorès  
apprend des contes pour enfants.  
Elle et Fernandez demandent  
est-ce un petit-fils que tu désires ou une petite-fille“.  
T'écrire autre chose, ce ne serait  
que douleur, mère.  
Je te salue : ta fille

Dolorès Maria Goya.

## NOUS BÂTIRONS UNE USINE

Nous bâtirons une usine,  
une énorme usine aux murs en béton !  
Hommes et femmes,  
peuple,  
nous bâtirons l'usine  
de la vie ?

Nos enfants meurent  
dans la puanteur qui empoisonne  
sans soleil,  
dans des taudis !  
Et le monde est une prison !  
Hommes et femmes,  
peuple,  
pas un pas en arrière ! —  
Nous bâtirons l'usine  
de la vie !

Nos enfants meurent  
dans la puanteur étouffante  
avec des yeux avides de soleil . . .  
Et nous ? — courbant la tête,  
avec indolence,  
nous nous taisons,  
nous nous taisons honteusement !  
Nous avons installé des circuits.  
Notre sang y coule, dompté,  
oui, notre sang coule par les fils conducteurs  
et met en mouvement la vie.



## GORKI

J'étais dans une usine  
au ciel bas, enfumé,  
où l'existence pèse  
sur ses pattes d'acier,  
où le travail noir  
sillonne les fronts.

Et qu'il était difficile  
d'éveiller  
la vie de ce peuple,  
de défoncer

la couche

énorme

de mensonges

qui pèse

sur cette vie.

J'étais dans une usine  
au ciel

bas

enfumé

où l'existence pèse  
et les jours —

comme des écrous rouillés —

serraient les coeurs.

Mais je me souviens du temps où nous lisions

„Les bas-fonds“

ou

„La mère“,



Et j'entendis le forgeron

raconter à voix basse à quelqu'un :

— Lui, petit frère,  
il nous connaît si bien,  
et moi, et toi, et tout le monde.  
Il te met un livre dans la main  
et dit :

„Ne bouge pas!“

Et puis, tu lis et tu clignes des yeux,  
et tu t'y reconnais toi-même.

Supposons qu'il t'arrive  
d'avoir un enfant.

L'enfant lit

Il sait donc lire, le petit !

Mais tu n'as pas d'argent.

Il t'arrive

de n'avoir pas d'argent.

Dit :

„L'enfant doit étudier

là où

son coeur se penche“.

Supposons

que tu rentres chez toi, renfrogné.

(Ton âme est pleine d'amertume.)

La douleur déchire ton coeur.

Tu rosses ta femme,

mais l'autre te regarde,

les sourcils froncés,

il te regarde fixement

et demande :

„L'argent pour le pain  
ne suffit pas, hein?“ —

L'autre écoutait

si ingénument

ravi

tout devenait pour lui

tellement clair à présent,

qu'on eut dit que la vie

devant lui

avait ouvert ses portes

et que dans sa poitrine  
fondait une boule  
de neige.

Et il murmura  
il murmura à peine :  
„Ça, c'est un homme!“

## EPOQUE

Machines,  
acier,  
machines,  
et graisses, vapeur et puanteur !  
Des cheminées en ciment dans le ciel,  
dans les taudis — le spectre de la faim.  
Au Mexique le grain d'or  
est brûlé dans des chaudières à vapeur,  
alors que des esclaves aux lèvres gercées  
le ramassent jour et nuit.  
Des élévateurs tonnent.  
Le moteur intrépide  
porta  
un coup de poing  
à la vieille gueule du Temps.  
L'homme brisa le „cercle magique“  
et il vole aujourd'hui  
plus vite  
que l'oiseau libre.  
Mais la vie tout de même opprime.  
La vie nous coupe sans pitié,  
d'une main experte, nos ailes  
la vie nous étouffe sous sa moisissure vénéneuse  
et sous sa vieille rouille.  
Le ciel, tel un casque d'acier,  
alourdit l'élan et l'écrase,  
et dans les profondeurs s'agite  
la mer tumultueuse des hommes.  
De vains mots d'ordre : vive la fraternité.



La vie dresse une muraille.  
La vie — en vieux débauché —  
riposte cyniquement: „La guerre!“  
    La guerre!  
    — Et les affamés sans nombre?  
— La guerre!  
— et notre jeunesse débordante  
    et la mort inutile  
qui secoue le monde?

Epoque d'atrocité sauvage  
galopant éperdument de l'avant.  
Epoque d'acier en fusion  
là, sur le seuil du nouveau monde.

## POUCHKINE

Russie — ténèbres.  
Russie — oppression.  
Terre en friche.  
Bouge...  
Silence féroce.  
Au nord — toundras, aquilons,  
au sud — steppes sauvages à l'infini.  
Le temps, lui, n'est pas pressé,  
il se traîne,  
comme un vieux chien  
perdu.  
Alors le petit peuple  
ne savait rien de tes chants.  
Tu lui étais étranger, inconnu.

Mais voilà qu'aujourd'hui —  
le travail collectif,  
les hommes ensemble en marche  
et cette lumière sur tous  
ont fait naître la vie heureuse.

Maintenant, c'est autre chose. Tiens, regarde :  
Un ouvrier,  
un jeune tourneur,  
durant son repos de midi  
il lit un livre en souriant  
et il te sent proche comme un camarade.  
Il te comprend, car il peut  
regarder les merveilleuses étoiles

s'éteindre dans le ciel clair,  
voir au matin le soleil resplendir  
sur la rosée étincelante  
de la steppe sans fin.

Il a du pain  
et la fierté de savoir  
que là — dans le grondement de la fabrique  
sa main noueuse  
crée une époque.  
Et n'étant plus inquieté, il comprend  
d'où jaillit  
la chanson.

Il comprend du sombre Mazepa  
la colère  
le printemps de Lenski  
écoulé, avant que les fleurs  
des chansons aient fleuri.  
Il comprend ta mort cruelle  
et cette vanité pourrie<sup>1</sup>  
dont les tentacules venimeuses  
ont plongé bien avant quelque part,  
suçant avec une terrible férocité  
la vie d'un poète.

Mais cette vanité échoua dans son entreprise.  
Depuis, la vie est allée de l'avant,  
la vie a renversé ces étroites  
murailles. Et le petit peuple  
s'est épris de tes chants merveilleux  
et de sa vie nouvelle.

Une jeune fille du kolkhoze  
aime un jeune matelot.  
Et là — instinctivement, sans y penser,  
elle fredonne tes vers.  
Puis elle s'interrompt . . .

---

<sup>1</sup> Il s'agit de la société d'alors, du milieu où a vécu Pouchkine.

Etendue d'or  
à l'entour. Et des épis.  
Il sourit, à ses lèvres  
un coquelicot vermeil s'épanouit  
— „Oh ! qu'il fait bon vivre  
mon jeune, mon cher matelot!“

Cela se passe là-bas.  
Mais voici qu'aujourd'hui  
— pourquoi donc ? — je l'ignore, —  
j'apprends  
à mettre en vers tout ce qui me révolte,  
cela si franchement  
et avec tant de force.

## HISTOIRE

Qu'est-ce que tu vas nous offrir, histoire,  
un jour, sur tes pages jaunies ?  
Nous étions tous des hommes obscurs  
de fabriques et de chancelleries.

Nous étions des paysans qui  
sentions l'oignon et la sueur,  
et sous nos moustaches pendantes  
nous jurions, furieux, contre la vie.

Seras-tu reconnaissante au moins  
pour t'être nourrie d'événements,  
pour t'être abreuvée ivre-morte,  
du sang versé de milliers d'hommes ?

Tu ne traceras que les contours,  
mais le fond sera, je le sais, un grand vide,  
et nul n'aura parlé  
du drame si simple de l'homme.

Car les poètes seront occupés  
à faire des vers d'agitation,  
et notre tourment que nul n'aura repris  
dans l'espace rôdera, seul.

Etait-ce une vie à la décrire ?  
Etait-ce une vie à la fouiller ?  
A la fouiller — on sentirait  
son odeur, le goût du poison.

On nous mettait au monde sur les champs,  
à l'abri, quelque part, parmi les épinaies,  
où nos mères dans les douleurs se tordaient,  
suaient et se mordaient leurs lèvres desséchées.

En automne la mort nous tuait comme des mouches,  
le Jour des Morts, les femmes hurlaient  
et leurs pleurs, comme une plainte perdue,  
n'étaient entendus que par l'ivraie.

Ceux d'entre nous qui survécurent  
nous fûmes ployés sous la besogne,  
nous avons travaillé à n'importe quoi,  
nous travaillions comme des bêtes.

Nos pères glosaient à la maison :  
„Cela a été de tout temps, il en sera toujours ainsi . . .“  
Mais nous crachions, haussant les épaules,  
sur leur stupide sagesse.

Nous quitions la table, dépités,  
pour sortir, pour aller  
là où une espérance nous effleurait  
de son souffle et de sa lumière.

Oh, que nous attendions angoissés  
dans les cafés grouillants de monde !  
On se couchait tard dans la nuit  
après avoir lu les derniers communiqués . . .

Oh, que les espoirs nous berçaient ! . .  
Mais le ciel pesait, sombre et bas,  
et le vent sifflait et brûlait . . .  
„Je n'en puis plus ! Je ne veux pas !“

Mais dans les écrits innombrables,  
mais à travers toutes leurs pages,  
notre souffrance criera toujours,  
son visage endurci, elle le montrera.



## VIE DE PÊCHEURS

Tu vois :  
des voiles gonflées  
la lune au ciel apparue  
et tu penses :  
c'est la vie,  
une vie rassasiée  
de poésie.

Là-haut  
des étoiles s'allument.  
Le ciel —  
brille, nacré.  
Soufflant de la côte  
la brise douce  
de ses doigts  
frise  
la mer.

Oh !  
Vie libre de pêcheurs  
chantée dans tant de poèmes !  
Au mât — une voile blanche . . .  
C'est facile  
de décrire ainsi. —  
Mettez-y une „mer infinie“,  
passez-la légèrement  
au bleu —  
et tout devient très bien —  
pittoresque



et gentil.  
Mais le fait  
qu'avec des dents de loup  
le vent glacé nous mord  
et que, comme des grains de plomb,  
les gouttes gelées nous frappent ?

Tu rentres chez toi  
transi  
d'humidité.  
Et dans la barque  
restée béante  
deux poissons  
luisent, argentés, dans les ténèbres.  
Si le Christ lui-même descendait  
à présent,  
que ferait-il  
avec deux poissons ?  
De tourment  
les yeux brûlent.  
Le coeur  
étouffe de haine.

Sous le toit  
recouvert de roseaux  
tu t'endors,  
la pluie s'égoutte lentement.  
Et puis, dans le sommeil,  
une espérance lointaine se lève...

Oh,  
vie misérable de l'homme —  
vie de pêcheurs! —  
I n c e r t i t u d e.  
Cette vie — impossible à raconter  
va-t'en donc te charger  
d'en faire une chanson...

## BOTEV

Un ouvrier  
maussade et suant  
vient chez moi  
et dit :  
— Ecrivez donc quelque chose sur Botev ! —

„Sur Botev ? —  
Je m’y mets.  
Venez mercredi,  
vers sept heures.“

Mais voilà que mercredi est depuis longtemps passé.  
Dépité,  
je remue les feuilles.  
Au-dessus du toit, là-haut  
les moteurs se disputent  
avec le printemps humide,  
avec nous  
et la brume.

Et rien ne vient.  
La pensée incohérente  
couve dans la tête,  
la poitrine est oppressée.  
Je cesse d’écrire,  
je repousse les feuilles,  
et soupirant profondément  
je dis :  
— Je ne peux pas ! —

Je me déshabille,  
me mets au lit  
et m'endors.

Mais voici qu'arrive  
un ouvrier maussade  
demandant :

— As-tu écrit un poème sur Botev ! —

„Sur Botev ?

Attends . . .

— Les étoiles s'allument,  
puis au ciel  
paraît la lune.  
Le loup se glisse  
et guette dans les rochers,  
et ses dents luisent dans l'ombre.“

L'ouvrier, le front rembruni,  
demande ;

— C'est ça, Botev ?

— Parle donc des moissonneurs, là-bas,  
de la détresse,  
du sang misérable  
que boit la terre,  
du chant de l'esclavage  
et de sa douleur  
qui berce  
les champs.

Que vas-tu le chercher  
dans les forêts ombreuses,  
où la bête féroce même ne rôde plus aujourd'hui.  
Ne vois-tu pas ? — Botev  
dans nos yeux brille,  
Botev est ici, voyons, auprès du peuple.

Tu tombes et Botev me dit :  
„Relève-le !  
Et mets dans ta main un drapeau !“  
Je te tends la main,



## POÈME D'ADIEU

A ma femme

Parfois je viendrai dans ton sommeil  
comme un visiteur inattendu et lointain...  
Ne me laisse pas, toi, dehors, sur la route,  
ne verrouille pas pour moi les portes!

J'entrerai sans bruit, et je m'assiérai doucement,  
les yeux fixés, dans les ténèbres, sur ton visage.  
Et quand je t'aurai regardée à m'user le regard  
je t'embrasserai et puis, je m'en irai.

**LA LUTTE EST IMPLACABLEMENT  
CRUELLE\***

**Cruelle, la lutte est implacable.  
On le dit, la lutte est épique.  
Je suis tombé. Un autre va venir. C'est tout.  
Qu'importe ici le nom d'une personne!**

**Fusillé — ensuite, les vers.  
Tout ceci est simple, logique.  
Mais dans la tempête  
Nous serons toujours avec toi  
Mon peuple,  
Car nous t'avons aimé.**

14 h. — le 23 — VII — 1942.

---

\* Note : Le poète Nicolas Vaptzarov, condamné à mort par le Conseil de guerre et fusillé le 23 Juillet 1942, a écrit ces deux courts poèmes dans la prison, à la veille de son exécution. Le poète a pu les remettre à des camarades au moment où les bourreaux fascistes le conduisaient à la mort.

## T A B L E

Avant-propos . . . . .	5
Foi . . . . .	11
Souvenir . . . . .	14
Du romantisme . . . . .	17
Duel . . . . .	19
Te rappelles-tu . . . . .	24
Poème sur l'homme . . . . .	27
Espagne . . . . .	32
Rêve . . . . .	34
Chant pour un camarade . . . . .	36
Chant de la femme . . . . .	37
Lettre . . . . .	38
Nous bâtirons une usine . . . . .	41
Gorki . . . . .	43
Epoque . . . . .	47
Pouchkine . . . . .	49
Histoire . . . . .	52
Vie de pêcheurs . . . . .	55
Botev . . . . .	57
Poème d'adieu . . . . .	60
La lutte est implacablement cruelle . . . . .	61

NICOLAS IONKOV VAPTZAROV

\*

Poèmes choisis

\*

Adaptation : *Pierre Seghers*  
Présentation : *Dimitre Kartalev*  
Rédacteur technique : *Traïanca Iantchéva*  
Correcteur : *Nina Alcalay*

⌘

Tirage 3100    Format 59/84/16    Feuille d'imprimerie 4

\*

Editions en langues étrangères — Sofia, 1, rue Levski  
Combinat polygraphique d'Etat: *Dimitre Blagoëv*  
République Populaire de Bulgarie